

RÉGINE DETAMBEL

Sarah quand même

roman

ACTES SUD

*Voici l'heure où l'on peut douter de tout,
de l'homme et du monde, et du sort
que l'avenir réserve au droit. Mais on
ne peut pas douter de la souffrance des
hommes. Elle est la seule chose certaine
à cet instant du siècle.*

GEORGES DUHAMEL

Il y a quelques années, juste avant la guerre, elle jouait encore Jeanne d'Arc. Et le public se déplaçait pour aller la voir parce que Sarah Bernhardt sur scène a toujours été un choc. Le public sait bien qu'à la question de l'évêque, Jeanne d'Arc va répondre dix-neuf ans. Et ça n'a pas manqué, l'évêque a demandé d'une voix rauque : Quel âge avez-vous ? Sarah a répondu : Dix-neuf ans. Et elle a fait mouche, on se laisse avoir à chaque fois. Le coup a porté à tous les plexus, il a ricoché dans toutes les têtes. Alors le public s'est levé, groggy, un peu vacillant, et lui a fait une ovation. L'énergie qu'il faut pour dire j'ai dix-neuf ans quand on en a près de soixante-dix et qu'on flotte dans une informe robe de bure.

Je suis sûre qu'elle est encore capable de leur faire gober une chose pareille, d'empoigner mille personnes et de les malmener jusqu'à leur faire admettre qu'elle a vraiment dix-neuf ans.

Comment est-ce possible ? Peut-être parce que ce public-là voit seulement le rôle et pas la personne alourdie et bancal qui le joue. Peut-être aussi que Sarah sait parfaitement jouer pour l'oreille. L'oreille peut presque tout supporter. Sauf qu'aujourd'hui la majeure partie du public n'a plus d'oreille pour

entendre l'impétuosité d'une voix, mais des yeux partout, des yeux plein la tête, des yeux à la place du ventre. Les yeux ne peuvent pas supporter d'entendre dire j'ai dix-neuf ans par une femme qui a déjà tellement vécu. Les yeux ressentent terriblement la discordance. Les yeux n'aiment pas ce qui leur rappelle leur petitesse. Ils sont sans imagination et sans beauté. En vérité les yeux n'y voient rien. Pour distinguer quelque chose d'un corps ils ont besoin que ce corps, ces seins, ces fesses soient enveloppés de la gélatine de la jeunesse. Et les fesses ne peuvent pas dire j'ai dix-neuf ans quand elles en ont soixantedix. Alors les yeux se ferment en criant à l'imposture, ils clignent de rage et vont chercher ailleurs la gélatine dont ils ont besoin pour lubrifier leur pensée.

Mais elle, c'est Sarah Bernhardt, et le public a déjà oublié qu'on l'a amputée au-dessus du genou droit, que sa célèbre crinière a blanchi, que sa peau de cavalière a été distendue par les liftings, que son sang et ses reins sont bouffés par l'urée.

Le public vient pour la lumière. Pour un choc de lumière. Pour encaisser des coups de lumière animale quand s'ouvre le rideau jaune de son théâtre. Pour se faire taper dessus, se faire foudroyer par Sarah Bernhardt. Au théâtre la lumière est lente. Elle met parfois des années pour passer la rampe mais quand elle l'a passée une fois, deux fois, cent fois, elle se déverse ensuite sans compter. Et même si la source de cette lumière s'est presque éteinte, elle continue pourtant de se répandre, comme celle qui vient des étoiles et touche les yeux humains seulement après que l'étoile est morte. Sarah est une spécialiste de cette lumière d'étoile à viscosité de lave, et je pense que son génie consiste à conserver indéfiniment, à

cumuler et à transmettre à la demande les étincelles qu'elle a émises un demi-siècle auparavant, gardées intactes par on ne sait quel tour de passe-passe, et à leur faire passer la rampe plus sûrement que les autres comédiens qui eux en sont absolument incapables. De pauvres bêtes à silex qui produisent avec effort leur flamme infime aussitôt qu'on a frappé les trois coups.

Sarah est une castagne de lumière. Pourquoi se déplacer sinon ? Pourquoi serait-on venu l'applaudir en 1900 quand, à cinquante-six ans, elle avait glissé des collants blancs dans des bottes de peau et endossé un uniforme d'officier pour jouer un gosse même pas majeur, l'Aiglon, le fils tubard de Napoléon et de Marie-Louise, le petit duc de Reichstadt dans sa prison dorée de Schönbrunn ? À soixante, elle traînait derrière elle des amants deux fois plus jeunes que son propre fils, mais elle jouait quand même Phèdre, et on y croyait, à ses états d'âme, comme quoi elle se sentait un monstre parce qu'elle était tombée amoureuse du maigre rejeton que son mari avait eu avec une Amazone.

Et ce n'est pas fini, avec elle ce ne sera jamais fini, elle aimerait étudier le jeu d'une bête qui nage, d'un léopard en pleine course, d'une cathédrale même, parce qu'elle est capable aussi de faire parler les pierres, et son idéal est de renverser son public, comme ça, d'une simple torsion du poignet, de lui asséner un feu continu de syllabes en vociférant à balles réelles.

Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi fort. Je veux qu'elle ait toujours cette puissance.

Je n'ai jamais rencontré non plus quelqu'un d'aussi dur.

Qui suis-je ? Sa maîtresse ? Impossible à penser sans rire. Il y a vingt ans, oui, j'ai été sa maîtresse. Deux jours. Au troisième elle avait déjà quelqu'un d'autre en vue. Elle a glissé hors de mes bras. Elle ne m'a plus laissé l'approcher quand elle était nue. J'ai senti la glace autour d'elle. Je n'ai plus osé. Mais je me suis pourtant maintenue auprès d'elle. À quel prix.

Ce que j'aime là-dedans ? Sans doute l'écho dans la coquille vide, le bruit de la mer que je crois entendre encore, quand je me réveille la nuit, seule. J'ai une chambre de domestique dans son hôtel de l'avenue Pereire. Je n'ai plus d'autre chez-moi depuis vingt ans. Je n'ai pas d'autre argent que celui qu'elle me donne. Je suis la personne la plus proche de Sarah. Après son fils. Après toute une kyrielle d'autres esclaves de Sarah. Comme eux, je dépends d'elle. Si je devais faire mes malles je serais comme une enfant perdue. À mon âge, une enfant. Je n'y pense pas souvent. Peut-être que ça me plaît de risquer chaque jour d'être à la rue. Un mot de trop et c'en serait fini de moi. Je n'ai jamais eu ce mot qui déborde. J'ai toujours su le retenir. Me taire. Attendre qu'elle se calme. Être le dévouement incarné. Être indispensable. Je dors deux étages au-dessus de sa tête. À quelques mètres au-dessus d'elle.

Je veille sur elle.

Il faut bien que quelqu'un veille sur elle.

Parce qu'il n'y a pas seulement les tendres fous de Sarah, il y a aussi ceux qui attendent leur tour pour

la frapper à la tête, ceux qui vont au théâtre uniquement pour se montrer et beuglent ce genre de vanes : On ruinerait la Comédie-Française si pour chaque cheveu qui tombe et chaque dent qui s'en va, on demandait mille francs !

Ceux-là lui tapent dessus sans discontinuer, par l'intermédiaire des journaux. Pour la faire déguerpir :

— Ça fait un bail qu'elle a l'âge de la retraite, la mère Lachaise !

Attendez un peu, bande de lâches, vous n'y êtes pas du tout. La Comédie-Française n'a jamais engraisé Sarah. Pas assez d'argent dans les pauvres caisses de Molière, même pour une Sarah de vingt-cinq ans, avec toutes ses dents de lionne et chacun de ses cheveux blond vénitien que Nadar brossait lui-même avant de la prendre en photo.

Combien aurait-elle pu gagner là-bas, même en étant l'actrice la mieux payée ? Peut-être cent cinquante mille par an, au grand maximum. Alors que son hôtel particulier de l'avenue Pereire lui en coûte soixante mille, chaque mois, rien qu'en entretien et en domestiques, sans compter la calèche, les chevaux, les bijoux et la propriété de Belle-Île, et son fils qui joue et qui boit, et sa petite-fille qui a pris le pli, elle aussi, de vivre à ses crochets.

Les insultes font de bonnes piges, du volume pour pas cher, phrases toutes prêtes, déjà parfaites, mordantes, ciselées, le beau rythme amer et glapissant d'un poème de fiel. Efficace et direct. Et puis ça a beau être stupide, ça surprend toujours, et les grimaces de dédain ne suffisent plus à la riposte.

Quand on lui a coupé la jambe, le 22 février 1915, scié un bon morceau de fémur et recousu ce petit paquet de chair meurtrie après l'avoir nettoyé de

toutes les chiures de la tuberculose osseuse, ils ont dit : Qu'est-ce qu'elle ferait pas pour qu'on parle d'elle, tout pour la publicité ! En vérité ils attendaient que son esprit vacille en même temps que son corps. Et Sarah, à ce moment-là, était véritablement à bout de forces, elle pensait qu'elle ne parviendrait plus à se tenir droite, qu'elle ne trouverait plus jamais ses marques, sa respiration, son équilibre pour porter sa voix. Elle affirmait qu'Hamlet était dans ses genoux, le tremblement d'Hamlet vient des genoux. Et elle se demandait comment elle allait faire maintenant.

Elle portait une robe blanche garnie de dentelle d'Angleterre, brodée d'or, bordée de chinchilla, quand on lui a fait essayer une pesante jambe articulée. Au médecin qui glissait son moignon de cuisse dans une emboîture de cuir noir elle a vociféré :

— Je n'en veux pas, c'est affreux. Vous me voyez avec cette chaussure ignoble, et ce faux pied caché dedans, et un mollet de bois, et un baudrier en sus pour attacher tout cela par-dessus l'épaule ? Mais je ne suis pas un cheval !

Elle a bien tenté de remplacer le baudrier par du ruban mais, au premier pas qu'elle a esquissé, la chaussure s'est tournée en dedans et le ruban a cassé net. Elle a saisi alors le ridicule de la chose. Elle a crispé les paupières, rentré la tête dans les épaules et rugi :

— Débarrassez-moi de ça tout de suite !

Des bruits malveillants ont aussitôt couru. Évidemment il est insupportable à la Bernhardt qu'une partie de son corps soit de fabrication humaine alors que tout le reste est divin !

La vérité est que ses genoux, elle les avait tués à force de se jeter par terre pour prier en Jeanne d'Arc,

à force de se précipiter du haut des remparts du château Saint-Ange dans le costume de Tosca.

Son fils a essayé de la raisonner :

— Une jambe articulée, ça doit être comme la première fois qu'on porte des lunettes, on est d'abord gêné et puis ensuite, les lunettes, on ne se souvient même pas qu'on les a sur le nez, et on les cherche, tu sais bien.

Quant à sa petite-fille elle a émis des suggestions tout à fait charmantes :

— Et si on sculptait ta jambe dans de l'ébène incrusté de nacre ? Si on la faisait aussi belle qu'une guitare ?

— Je ne pourrais pas marcher avec une guitare, voyons.

— Mais si on te dessinait une jambe tout à fait artistique ? Par exemple une jambe en cristal, ou couverte de plumes, ou avec des écailles de poisson... Tu pourrais même en avoir plusieurs, tu aurais ta préférée, une en or si tu veux. Comme ça tu ne serais pas obligée de remettre la même tous les jours, tu pourrais changer, ça te plaît de changer.

— Non, je ferai comme les pintades, je me tiendrai sur une seule patte... Je ne veux pas être une vieille dame comme les autres. Tu as vu leur dos voûté, leurs genoux cagneux ? Je ne regrette rien.

Sarah s'est installée sur sa chaise. Deux porteurs sont venus la soulever comme une maharani dans son palanquin.

— Je ne veux pas être normale, a-t-elle jeté en quittant la pièce, je veux être extraordinaire.